à toute part importante dans la direction mentale de l'humanité. » Quelle solution lui donne-t-il? Il n'en admet pas d'autre que l'éternité du monde, l'éternité de la vie et la série sans commencement des métamorphoses. « Pour ce qui est de l'origine des choses, nous croyons qu'il faut désormais affirmer qu'il n'en est pas de concevable, c'est-à-dire qu'il n'en est point... L'impossibilité de concevoir un commencement aux choses, jointe à la certitude de l'apparition non simultanée, mais successive, des êtres vivants, oblige l'esprit à admettre que cette succession a pour condition nécessaire la conversion permanente des forces qu'ils personnifient... Il n'y a pas de place entre ces deux termes : ou admettre une création de toutes pièces *ex nihilo*, ou reconnaître que la substance a toujours été, ou tout au moins (ce qui revient au même pour nous) que nous ne pouvons concevoir son commencement... Tout a toujours été en puissance. Une transformation continue suppose qu'en réalité aucun moment de la durée n'a marqué une forme complétement nouvelle; l'une n'avait pas cessé d'être quand l'autre commençait, en sorte que, dans cet incessant mouvement vers un devenir inconnu, il est impossible de tracer une limite qui ne soit de pure convention. » Le transformisme, selon M. Dally, se rattache à cette solution *nécessaire* du problème des origines.

Homme et des sociétés (ORIGINE DE L'), par Mme Clémence Royer (1869, 1 vol. in-8°). C'est un traité sur la formation des sociétés, dans lequel l'auteur adopte les doctrines transformistes introduites dans la science par Darwin. Dans ce livre, Mme Royer a exposé d'une façon vive, animée, intéressante, des systèmes sur lesquels la science est loin d'avoir encore dit son dernier mot, et elle y fait preuve d'un très-remarquable savoir, qui n'exclut ni l'imagination, ni la hardiesse des vues. Dans l'*Origine de l'homme*, Mme Royer a poussé jusqu'à ses dernières conséquences les théories du célèbre naturaliste anglais.

Hommes illustres (VIES DES), par Plutarque. V. VIES PARALLÈLES.

Hommes illustres (ÉLOGES DES), par Claude Perrault. V. ÉLOGES DES HOMMES ILLUSTRES.

Homme du Midi et l'homme du Nord (L'), par Ch. Victor de Bonstetten (Genève, 1824). V. BONSTETTEN.

Homme (ÉTUDES SUR L'), par Ch. Victor de Bonstetten. V. BONSTETTEN.

Homme aux quarante écus (L'), conte de Voltaire (1767). Si l'on veut connaître Voltaire tout entier, il est inutile de voir jouer son théâtre, il n'est pas nécessaire de parcourir sa correspondance ni son *Dictionnaire philosophique*, il faut se garder de jeter les yeux sur ses œuvres historiques; mais il est indispensable et il suffit de lire deux ou trois de ses contes, notamment l'*Homme aux quarante écus*. Voltaire est avant tout un homme qui a vu et senti les vices énormes de son temps, et qui, au lieu de s'amuser à les attaquer en forme dans de gros livres très-savants, mais peu lisibles, les a flagellés dans de petits contes bien amusants, que tout le monde a voulu lire, et où tout le monde a puisé l'esprit de Voltaire, c'est-à-dire la haine et le mépris de tous les abus. L'*Homme aux quarante écus* a gagné plus d'amis à la vérité et au progrès qu'il n'y a de lettres dans tous les livres philosophiques publiés au XVIIIe siècle.

L'homme aux quarante écus aime à s'instruire; c'est un fervent apôtre de la raison, souvent même un hérétique en matière religieuse et politique. Cela se comprend : possesseur d'une terre qui produit par an quarante écus, il n'en touche que vingt, et cela parce que *la puissance législative et exécutive est née, de droit divin, copropriétaire de sa terre*. Il fait la rencontre d'un riche marchand qui jouit de 400,000 écus de rente et ne donne pas un denier à l'Etat. Pourquoi, en effet, après avoir établi l'impôt unique sur les denrées, sources de ses richesses, viendrait-on encore demander de l'argent au marchand? N'est-il pas évident que ce serait un double emploi? L'argument est fort; l'homme aux quarante écus ne trouve rien à répliquer, bien qu'il ne soit pas entièrement convaincu. Ne sachant que dire, il va consulter un géomètre philosophe, qui daigne quelquefois causer avec lui dans sa chaumière. Nous ne relaterons point leur entretien, qui roule entièrement sur la fortune moyenne en France, sur le commerce extérieur et principalement sur l'impôt unique. En sortant de chez le géomètre, l'homme aux quarante écus passe devant une superbe maison, propriété des carmes déchaussés. Pressé par la faim, il sonne; un carme vient lui ouvrir : « Que voulez-vous, mon fils? — Du pain, mon révérend père; les nouveaux édits m'ont tout ôté. — Mon fils, nous demandons nous-mêmes l'aumône, mais nous ne la faisons pas. — Quoi! votre saint institut vous ordonne de n'avoir pas de bas et vous avez une maison de prince, et vous me refusez à manger! — Mon fils, il est vrai que nous sommes sans souliers et sans bas; c'est une dépense de moins; mais nous n'avons pas plus froid aux pieds qu'aux mains, et, si notre saint institut nous ordonnait d'aller cul nu, nous n'aurions pas froid au derrière. A l'égard de notre belle maison, nous l'avons aisément bâtie, parce que nous avons 100,000 livres de rentes. — Ah! ah! vous me laissez mourir de faim et vous avez 100,000 livres de rente! Vous en rendez donc 50,000 au nouveau gouvernement? — Dieu nous préserve de payer une obole! Les aumônes qu'on nous a données venant des fruits de la terre, ayant déjà payé le tribut, elles ne doivent pas payer deux fois. » Cela dit, le carme ferme la porte au nez du questionneur, que ces arguments laissent encore incertain. Les événements devraient le convertir : on le jette en prison pour n'avoir pas payé ses 20 écus. Mais, loin de goûter cette dernière démonstration, il se propose de se venger en devenant de plus en plus raisonneur, et Dieu sait s'il trouvera matière à critiquer! Le gouvernement, le clergé, les lois, la politique, la religion, la médecine, la physique, la métaphysique, l'astronomie, tout y passe; il ne respecte rien, pas même François Ier, pas même l'archevêque de Mayence, deux illustres victimes de cette cruelle maladie qui fut, dit-on, un fruit amer de la découverte de Christophe Colomb. Il confond dans une haine rageuse l'impôt unique, les moines et le mal napolitain.

Mais à tout il faut une fin, et la rage surtout ne saurait durer sans danger pour la santé. L'heure de la conversion est proche. L'homme aux quarante écus se marie; il devient père; il hérite de deux cousins, victimes de la maladie qu'il déteste, et recueille en outre la succession d'un parent très-éloigné, sous-fermier des hôpitaux de l'armée, qui s'était engraissé en mettant les soldats blessés à la diète. L'homme aux quarante écus est fortement touché de ces arguments en action; il a cependant la générosité de donner aux pauvres de son canton une partie des dépouilles du richard, après quoi il se met à satisfaire sa passion d'avoir une bibliothèque. « Il se propose de ne jamais gouverner l'Etat et de ne jamais écrire aucune brochure contre les pièces nouvelles. On l'appelle M. André; il a fait bâtir une maison; il a mis son fils au collége et se propose de donner sa fille en mariage à un conseiller à la cour des aides, pourvu que ce magistrat ne soit pas affligé de la maladie que son ami le chirurgien veut extirper de l'Europe chrétienne. » Enfin, il donne à souper, et l'auteur avoue que le banquet de Platon ne lui aurait pas fait plus de plaisir que celui de M. et de Mme André.

Cette conclusion résume admirablement tout le mérite du conte, qui est une œuvre d'amère raillerie et d'indignation contenue.

Homme sensible (L'), par Henri Mackenzie (1771). Dans ce roman, comme dans les autres œuvres du même genre sorties de sa plume, l'écrivain anglais s'est attaché à exciter l'intérêt du lecteur en se montrant à la fois pathétique et moral. Harley, c'est le nom du héros de ce récit, a reçu de la nature un cœur affectueux, rempli des sentiments les plus nobles et les plus délicats, toujours prêt à défendre l'opprimé, une âme dont l'excessive délicatesse est l'unique et noble défaut. Harley devient amoureux, et cette passion qu'il renferme en lui-même use le reste de ses forces. N'en trouvant plus pour supporter l'excès de son bonheur quand il apprend que son amour est partagé, il expire, et sa mort, admirablement racontée par M. Mackenzie, est déchirante. L'*Homme sensible* n'est point une histoire, mais une série d'incidents qui se succèdent, et sont tous rendus intéressants par les sentiments qu'ils excitent dans Harley, dont le caractère est supérieurement tracé. Quoique dupé et escroqué à Londres, le héros ne cesse pas d'être à nos yeux un homme de sens et d'esprit. Sa conduite énergique avec un impertinent voyageur qu'il rencontre en diligence, son mouvement d'indignation en écoutant l'histoire d'Edouard, sont des détails amenés avec art, pour montrer au lecteur que la douceur et l'affabilité de son caractère ne tiennent point à la faiblesse, et que, dans l'occasion, il sait se conduire en homme de cœur. Ce roman, qui a obtenu un très-grand succès en Angleterre, a été traduit en français par Saint-Ange (1775) et par Bonnet (1825).

Homme du monde (L'), par Mackenzie (1773). L'auteur a voulu représenter dans ce roman un homme qui, oubliant tout sens moral, s'abandonne à ses vices, tombe dans la dégradation et la misère et rend malheureux tout ce qui l'entoure. Bien que cette œuvre ait eu du succès, elle est inférieure à l'*Homme sensible*, du même auteur. Par la nature de son talent, Mackenzie était beaucoup plus apte à peindre la vertu que les excès d'une dépravation systématique. L'histoire des victimes sacrifiées par les artifices et les crimes de Sindall, et particulièrement celle des Annesley, est parfaitement tracée. Peut-être l'auteur n'a-t-il rien écrit de mieux que la scène entre le frère et la sœur près de l'étang. Quant au style, il a toute l'harmonie de la prose d'Addison, et la vigueur n'y exclut ni la clarté ni la simplicité. L'*Homme du monde* a été traduit par Saint-Ange en 1775 et par F. Bonnet en 1825.

Homme aux trois culottes (L') ou la **République, l'Empire et la Restauration**, roman par Paul de Kock (Paris, 1841). Ce roman repose tout entier sur trois culottes, léguées par un comédien à son neveu, dont elles font la fortune. L'idée est grotesque, mais vraie. La culotte rouge, accompagnée d'une coiffure à la Brutus, d'un vêtement négligé, d'un air terrible, c'est la Révolution, et le héros, affublé de cette première partie de son héritage, se fait aisément passer, dans une petite ville de province, pour un représentant chargé d'une mission patriotique. C'est à qui viendra fraterniser avec l'austère républicain; avec sa culotte rouge pour talisman, notre héros se fait une position, trouve autorité, crédit, et parvient à sauver une jeune fille noble qu'il aimait. Lorsque l'Empire succéda à la République, la culotte de drap bleu et l'habit moitié militaire, moitié bourgeois, remplacent fort à propos la culotte rouge. Le neveu trouve encore son salut dans les sages dispositions de son oncle prévoyant, et reconnaît que, sur la grande scène du monde, les ingénieux changements de costume ne sont pas moins utiles que dans les coulisses du théâtre. Cependant il voit ses plus chères illusions déçues lorsque, croyant avoir acquis quelques droits sur la main de celle qui lui doit la vie, il ose réclamer cette juste récompense et ne reçoit qu'un dédaigneux refus. Mais il n'en bénit pas moins son précieux héritage, car c'est encore à ces chères culottes qu'il doit les moyens de faire élever une petite fille dont les parents, emportés par la tourmente révolutionnaire, lui ont confié l'avenir.

Enfin, la culotte de satin blanc lui sert de passe-port, sous la Restauration, pour pénétrer jusque dans les somptueux salons du noble faubourg Saint-Germain. Il retrouve encore l'ingrate qui lui a refusé sa main, et qui, maintenant, consentirait volontiers à la lui accorder; mais la protégée de notre héros est devenue grande, et c'est une rivale redoutable qui l'emporte aisément sur les souvenirs à demi effacés d'une ancienne passion. Telle est la donnée de l'*Homme aux trois culottes*, donnée pleine d'originalité et que l'auteur a traitée avec son esprit habituel, sa verve et son inaltérable gaieté, quelquefois un peu triviale.

Homme sérieux (UN), roman par Charles de Bernard (Paris, 1843). M. Chevassu, l'homme sérieux, est un bourgeois enrichi, très-fier de sa roture, très-orgueilleux et qui hait profondément la noblesse. Pénétré de son importance, il se croit appelé à gouverner le monde, rêve les honneurs politiques, et fait tout juste assez d'opposition au gouvernement pour se faire nommer député. Pour préparer sa candidature, Chevassu quitte un beau jour sa province et s'en vient à Paris, emmenant avec lui sa fille Henriette, qu'il se propose de marier avec un certain Dornier. Ce dernier est un journaliste tricéphale, légitimiste à Toulouse, ministériel à Orléans, républicain à Strasbourg, un écrivain mercenaire et sans conscience, qui s'est mis à sa solde, et qui parvient à lui persuader que, dans l'intérêt même de sa candidature, il doit fonder un journal. L'*Homme sérieux*, se rendant aux excellentes raisons de son conseiller, lui donne cinquante mille francs et lui en fait donner autant par sa sœur, la marquise de Pontailly, un bas-bleu, toujours prête à soutenir les entreprises littéraires. Préoccupé de ses destinées politiques, plongé jusqu'au cou dans les choses graves, M. Chevassu néglige complétement sa famille. Il ne s'aperçoit pas que son fils Prosper étudie le droit autour des billards et à la Chaumière; que sa fille déteste Dornier et lui préfère de beaucoup le comte de Moréal, à qui, par haine de la noblesse, il a, peu de temps avant, refusé la main d'Henriette. Mais une ligue s'organise. Le comte de Moréal, appuyé par le marquis de Pontailly, oncle d'Henriette, s'adjoint Prosper, dont il paye les dettes, et forme le projet de dessiller les yeux de M. Chevassu. En effet, grâce à quelques stratagèmes, les intrigues de Dornier sont déjouées, et le misérable s'enfuit alors avec les cent mille francs destinés au journal. Quant à Chevassu, il s'avoue trompé et consent à ce que Henriette devienne comtesse, mais à la condition que son mari promette de devenir sérieux. Ce roman est un des meilleurs qu'ait écrits Charles de Bernard. C'est un récit fort amusant, rempli de gracieux détails et écrit dans un style facile, élégant, quelquefois badin et ironique, toujours correct et châtié.

Homme de neige (L'), roman, par G. Sand (1859, in-18), un des meilleurs de l'auteur pour l'enchaînement des aventures et l'art pittoresque des descriptions. L'intrigue est compliquée et mystérieuse. Le personnage qui donne son nom au livre est une sorte d'épouvantail pour les paysans suédois, au milieu desquels G. Sand a placé son action. C'est un certain baron Olaüs de Waldemora, que sa taille haute et formidable, sa froide figure d'une pâleur livide, ses yeux ternes et vitreux ont fait surnommer l'homme de neige. Il avait un frère, le comte Adelstan de Waldemora, qui a été assassiné par des mineurs étrangers, et dont le fils a disparu. Le baron est entré en possession des immenses domaines de son frère, et il est devenu le fléau de ses vassaux et la terreur de ses voisins. Or, voici que pendant les fêtes de Noël le baron fait venir de la ville voisine dans son château du Stalborg, pour le divertissement de ses nobles hôtes, l'impresario d'une troupe de marionnettes, Christian. Dire ce qui va s'accumuler d'incidents, se mouvoir de ressorts, se nouer d'intrigues autour du bel et aventureux impresario, n'est pas chose facile. Toutes les têtes s'affolent de lui, principalement celle d'une jeune fille, Marguerite Elvéda, destinée malgré elle à l'affreux baron Olaüs. Christian est partout, sous toutes les formes; au salon, bel inconnu, c'est le roi du bal; dans un coupe-gorge, son bras inattendu détourne le poignard; à la chasse à l'ours, il est au poste le plus dangereux et porte les plus glorieux coups. Sous son masque de saltimbanque, il joue le rôle de la Providence; il prévient le crime ou le punit; sa personne est entourée de mystères, sa mémoire est pleine d'étranges souvenirs qui lui font retrouver, dans les glaces de Stalborg, une nature et des lieux qui ne lui sont pas inconnus. C'est qu'en effet là fut son berceau; le comédien Christian Waldo n'est autre que l'enfant du malheureux comte Adelstan de Waldemora; il a été sauvé par des mains dévouées et confié en Italie à une honnête famille. Tout concourt à rendre son rang à l'héritier légitime; les faits cachés se découvrent, les mystères s'éclaircissent. Il a cependant bien des épreuves encore à traverser avant de rentrer dans son héritage. Il échappe à son persécuteur en menant la vie de chasseur ou celle d'ouvrier mineur. Enfin, il peut reprendre son nom et sa fortune, et épouser la belle Marguerite, qu'il a sauvée des bras de l'homme de neige.

Homme à l'oreille cassée (L'), roman, par Edmond About (Paris, 1862). La donnée de ce livre amusant et ingénieux est empruntée à la *Conversation avec une momie*, d'Edgard Poë; c'est l'hypothèse d'un homme qui serait mort depuis longues années et qui ressusciterait au milieu d'une époque dont les mœurs, les usages, les goûts, les aspirations, tout, jusqu'au langage, serait pour lui devenu étrange et inexplicable. Léon Renault, en voyageant à travers la Prusse, a rencontré chez un marchand de curiosités la momie fort bien conservée d'un colonel français, à moitié mort jadis de congélation et dont le corps avait été abandonné au célèbre professeur Meiser, pour qu'il tentât sur lui une expérience, à savoir : s'il était possible de dessécher et de faire revivre ensuite certains êtres assez élevés dans la série animale, en leur rendant la quantité d'eau soustraite à leur organisme. L'opération faite, Meiser meurt, et ce n'est qu'au bout de 47 ans que Léon Renault achète par hasard cette momie. Grâce à d'habiles manipulations, les organes reprennent leur volume normal, les fonctions renaissent, la vie reprend son cours, et il se trouve que le colonel Pougas, qui avait vingt-trois ans à l'époque de sa mort, n'est encore en réalité qu'un charmant jeune homme de vingt-trois ans, tandis qu'il a un fils à cheveux blancs et déjà grand-père. Mais ce n'est là que la moindre des anomalies résultant d'une pareille résurrection, et on s'imagine aisément tous les quiproquos, tous les ébahissements, tous les anachronismes, tous les discours surannés auxquels se livre le malheureux colonel. Ce survivant de la grande armée ne peut croire ni aux télégraphes ni aux chemins de fer; les bateaux à vapeur, les rues en macadam, les crinolines, le gaz, que sont toutes ces inventions auprès des victoires que remportait le *grand homme*? Qu'est-ce enfin qu'une France qui ne songe plus à devenir la maîtresse du monde? Peu s'en faut que le colonel Pougas ne regrette son état de momie. Nous n'avons pas voulu rendre compte du livre, mais seulement en indiquer l'idée, et surtout constater qu'elle manque d'originalité.

Homme qui rit (L'), roman, par Victor Hugo (1869, 4 vol. in-8°). Création puissante, mais malheureusement aussi, par endroits, pleine de ténèbres. Cette œuvre du maître, datée encore de l'exil, a soulevé beaucoup de clameurs, et son succès n'a pas répondu à l'attente générale. La donnée et les développements, beaucoup moins accessibles que ceux des *Misérables*, ont cependant fourni au maître des scènes d'un pathétique émouvant ou d'un intérêt grandiose; mais cette œuvre, où l'étrange et l'horrible se mêlent à la grâce dans des proportions singulières, a surpris et quelque peu stupéfié les amis mêmes de Victor Hugo.

Une antithèse assez puérile et que Victor Hugo nous a déjà présentée bien des fois, la beauté morale dans la difformité physique, et toutes les laideurs de l'âme dans un corps d'une beauté parfaite, fait le fond de l'*Homme qui rit*. Le saltimbanque Gwinplaine opposé à la duchesse Josiane, tel est le thème dont les variations se développent en quatre volumes; mais par quelle succession de tableaux imprévus, terribles ou suaves, ce fécond génie, toujours aussi vigoureux et aussi jeune, a su en dissimuler la faiblesse!

La scène s'ouvre en Angleterre, sur le bord de l'Océan, par le tableau ambulant du philosophe Ursus, qui voyage dans sa demeure roulante, un mauvais chariot de bateleur, en compagnie de son seul ami, un loup, qui s'appelle Homo. Ursus est un misanthrope dont le cœur est excellent et Homo la meilleure pâte de loup qu'on puisse voir. Longue dissertation sur la sauvagerie, d'ailleurs tout apparente, de l'homme, et sur la bonhomie du

loup, sur leurs caractères et leurs humeurs réciproques. Une nuit de neige, leur repos est troublé; on frappe à la porte de la cahute, et Ursus recueille un pauvre enfant de dix ans, horriblement contrefait et mutilé, qui porte dans ses bras une petite fille endormie. L'être difforme rit toujours; Ursus, impatienté, lui ordonne de cesser sa grimace; mais c'est la figure naturelle du pauvre enfant. Les *comprachicos* (voleurs d'enfants) qui « démarquent les gens comme on démarque son mouchoir, » lui ont imprimé pour toujours sur la face ce masque au rire grotesque, en lui fendant la bouche jusqu'aux oreilles, puis l'ont jeté à terre en regagnant les côtes d'Espagne. Le récit de l'enfant, sa course à travers la nuit et la neige, sa rencontre d'un pendu, puis d'une femme morte sur le sein de laquelle il a recueilli la petite fille, sont peut-être les pages les plus saisissantes que Hugo ait jamais écrites. Ursus regarde la petite fille : elle est aveugle! Le garçon s'appelait Gwymplaine; Ursus baptise la petite, Déa. Tel est le prologue.

L'œuvre débute par le portrait de lord Clancharlie, pair d'Angleterre, républicain au fond du cœur, exilé à Genève sous Charles II et traité de vieux fou par ses collègues ralliés aux Stuarts. Victor Hugo a peint de main de maître ce portrait politique, et les vingt pages qu'il lui consacre, pleines d'une amertume ironique, traduisent ses propres inspirations de patriote et d'exilé. A la mort du vieux gentilhomme, le roi a fait passer son héritage et ses titres à une de ses créatures, lord David Dirry-Moir, bâtard du lord, et l'a fiancé à la duchesse Josiane, une de ses bâtardes à lui. Puis l'auteur franchit d'un bond une période de vingt-quatre ans et nous met en présence de ses quatre principaux personnages, qui ont grandi et sont prêts à entrer en lutte. Gwymplaine et Déa s'adorent chastement dans la cahute roulante, sous les yeux d'Ursus et d'Homo; la difformité de Gwymplaine n'est rien en effet pour l'aveugle, et l'affreux bateleur, dont le masque, toujours le même, excite un rire irrésistible, ne laisse transparaître à celle qu'il aime que les qualités ineffables d'un cœur affectueux et dévoué. Quant à la beauté de Déa, c'est quelque chose d'idéal, et, après ses types gracieux d'Esméralda, de Cosette et de Deruchette, le maître a su trouver sur sa palette des nuances plus exquises encore. Gwymplaine n'a qu'une frayeur, c'est que Déa recouvre la vue. L'autre couple, celui de lord David et de la duchesse Josiane, est non moins finement étudié; le lord n'est qu'un parfait gentleman, mais Josiane, admirablement belle, comme Déa, est un impossible mélange de chasteté physique et d'aspirations à la débauche. « Elle vit, dit l'auteur, dans on ne sait quelle attente d'un idéal lascif et suprême. » C'est une Messaline vierge, une bacchante immaculée. La peinture de ces personnages et de leur position respective remplit tout le second volume, qui ne mentionne d'autre événement que l'arrivée à Londres des saltimbanques. En revanche, il est plein de digressions sur l'histoire et les mœurs de l'aristocratie anglaise, digressions d'une érudition étonnante et parfois si touffue qu'on se prend à douter de la réalité des recherches. Quelques hors-d'œuvre, comme une scène de boxe, esquissée d'un ton vigoureux, font une saillie heureuse au milieu de ces steppes dans lesquels on se croyait à jamais perdu. A Londres, Gwymplaine est le roi des bateleurs, grâce à son rire monstrueux; il est dans l'âge où les passions parlent, et il commence à se sentir ému en présence de Déa; « la colonne vertébrale a ses rêveries, » dit l'auteur. Un soir, la duchesse Josiane vient assister à une représentation, et quelques jours après Gwymplaine reçoit ce billet : « Tu es horrible et je suis belle; tu es histrion et je suis duchesse; je suis la première et tu es le dernier. Je veux de toi. Je t'aime. Viens. » Gwymplaine dédaigne cette déclaration cynique; mais ses triomphes suscitent des haines. Ursus a des démêlés avec la police, à cause d'Homo; un loup en Angleterre, c'est un délit! Un policeman vient brutalement arrêter Gwymplaine : nul doute qu'on ne veuille lui faire un mauvais parti. Le pauvre diable est conduit, tout ahuri, devant un homme à moitié mort dans une affreuse torture, et qui murmure en le voyant : « C'est lui! » Se croyant accusé d'un crime, le baladin se récrie : « Cet homme se trompe, je suis l'homme qui rit, je suis un saltimbanque! » Le shérif lui répond : « Vous êtes lord Germain Clancharlie, baron de Clancharlie, pair d'Angleterre. » Qui a mis la justice sur la trace de ce mystère? Le hasard et un certain Barkilphedro, un drôle sinistre dans le portrait duquel Victor Hugo a pu être neuf et profond, après les portraits de Basile et de Tartufe. Barkilphedro est un protégé de Josiane, mais il la hait, précisément parce qu'elle lui a fait du bien, et il a pour emploi à la cour d'être « décacheteur des bouteilles de l'Océan. » Les *comprachicos*, avant d'abandonner Gwymplaine, ont lancé à la mer une bouteille qui est apportée à Barkilphedro. Les parchemins qu'elle contient révèlent la filiation de l'enfant qu'ils ont mutilé; c'est le fils légitime du lord; il lui a été volé sur l'ordre même du roi, qui voulait punir un républicain dans son fils et substituer à l'héritier légitime un bâtard favori. Le « décacheteur des bouteilles de l'Océan » a tout révélé pour jouer un bon tour à Josiane, et un *comprachico*, saisi fort à propos, a confirmé la véracité de la chose. Ursus, qui guette aux abords de la prison, voit sortir un cadavre sur une civière, et il est persuadé que l'on a « justicié » son pauvre ami; il essaye en vain de cacher sa douleur à Déa, qui est sur le point d'expirer en soupçonnant la fatale nouvelle, et il se décide à quitter l'Angleterre; il s'embarque avec Déa.

Cependant Gwymplaine, sorti de prison, réintégré dans ses titres et dans le palais des Clancharlie, songe à retrouver ses anciens compagnons. Il s'égare dans les corridors, entre dans une salle de bains et se trouve en présence de Josiane, étendue toute nue sur un sofa. La duchesse, qui voit toujours en lui le baladin, le force à s'asseoir près d'elle, le couvre de baisers, lui murmure une déclaration fiévreuse et haletante, qui est un cynique chef-d'œuvre, et veut se livrer à lui. Un timbre résonne et une lettre de la reine Anne lui apprend que Gwymplaine est désormais son fiancé, car elle doit épouser, quel qu'il soit, l'héritier des Clancharlie. A peine a-t-elle lu, que se tournant vers Gwymplaine : « Sortez, lui dit-elle; puisque vous êtes mon mari, sortez; je vous hais. » Gwymplaine est à peine revenu de sa surprise, lorsqu'on vient le chercher pour l'installer à la Chambre des lords. Là, le bouffon se transforme; il donne une issue à tous les généreux sentiments qu'il couvait dans sa haute intelligence, alors qu'il était pauvre et méprisé; il se fera l'avocat des malheureux, il se sent appelé à un grand rôle, et dans une mâle harangue, il soufflette tous les heureux et tous les puissants qui l'écoutent avec stupeur. Mais bientôt un rire inextinguible lui répond; son frère, le bâtard David, le provoque; il s'échappe, courant à la recherche d'Ursus et de Déa, qu'il trouve enfin, grâce à Homo; mais Déa est à l'agonie et elle expire dans ses bras. Ce qu'il y a de douleur vraiment poignante, de puissance et de simplicité dans ce tableau navrant est impossible à dire. Déa morte, « Gwymplaine se dressa, sombre comme la nuit, et se mit à marcher dans la direction du bord, sur le pont du navire, comme si une vision l'attirait. Il allait droit devant lui; il semblait voir quelque chose. Il avançait en murmurant : Sois tranquille, je te suis; je distingue très-bien le signe que tu me fais. J'arrive, Déa, me voilà. Et il continuait de marcher. Il n'y avait pas de parapet. Le vide était devant lui. Il y mit le pied. Il tomba. Ce fut une disparition calme et sombre. » Tout était fini; il ne restait plus qu'Ursus, qui sanglotait et Homo qui hurlait en regardant la mer.

Tel est ce grand drame. Toutes les qualités et tous les défauts du maître s'y épanouissent, poussés, pour ainsi dire, au paroxysme. Personnages, faits, caractères, tout est grossi et devient énorme; après avoir esquissé à grands traits des silhouettes pleines de vie, le peintre retouche ses portraits pendant de longues heures et les fait étudier comme à la loupe : d'hommes qu'ils étaient, ils deviennent des monstres. Mais rien n'égale, dans toute son œuvre pourtant si vibrante, la grâce passionnée des amours de Gwymplaine et de Déa, l'étrangeté du personnage de Josiane, la vigueur et le coloris du portrait de Barkilphedro. Heureux si, pour donner plus de relief à ses teintes les plus suaves, il n'avait pas jugé à propos de les placer sur un fond d'une obscurité souvent impénétrable.

Homme d'affaires (UN), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Homme de province à Paris (UN GRAND), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

Homme caché et la femme voilée (L'), comédie en trois actes et en vers, de Calderon (1636). Dans cette pièce se montre, sous le jour le plus éclatant, le talent éminent de l'auteur pour diriger l'intrigue d'une façon toujours nouvelle, pour maintenir constamment l'intérêt en éveil et pour prendre les devants sur le spectateur, de telle sorte que la sagacité la plus agile peut à peine le suivre. Comme dans presque toutes les comédies espagnoles, si pittoresquement appelées de *cape et d'épée*, il s'agit d'un gentilhomme qui, surpris dans une entrevue galante, a tué en duel le frère de celle qu'il aimait. Il est réduit à se cacher dans la maison même de sa maîtresse, et cette situation donne lieu à l'intrigue la plus habile et la plus compliquée. L'imbroglio se termine de la façon la plus heureuse. *El escondido y la tapada* fait partie du premier volume du *Théâtre* de Calderon, publié par Rivadeneyra (Madrid, 1848-1850, 4 vol. in-4°), et n'a jamais été traduit en français.

Homme franc (L') ou **l'Honnête homme**, comédie de Wycherley; représentée à Londres en 1677. Manly est un brave marin, qui a fait couler bas son vaisseau plutôt que de se rendre aux Français. C'est un homme honnête, mais grossier, jurant sans cesse, et malmenant surtout un jeune volontaire, à figure efféminée, qui veut le suivre à terre après avoir partagé ses dangers. Comme il est doué d'une très-médiocre perspicacité, Manly n'a eu garde de deviner que le volontaire est une charmante femme, Fidelia, éprise, on ne sait trop pourquoi, d'un pareil rustre. Avant son départ, le marin avait confié sa fortune à sa maîtresse, nommée Olivia. Pendant son absence, celle-ci a épousé un coquin de son espèce, Varnilh, le seul homme dans lequel Manly eût mis toute sa confiance, et l'honnête couple s'est entendu pour dépouiller le trop confiant capitaine. A peine débarqué, Manly court chez Olivia, qui le reçoit assez mal et lui avoue son mariage. Manly est atterré; cependant il ne renonce pas pour cela à sa maîtresse. Il apprend que Fidelia, sous son costume masculin, a plu à cette créature, qui a invité le jeune volontaire à un rendez-vous nocturne. Au lieu de se détacher de son infidèle, Manly force Fidelia à lui donner la clef du jardin dont il s'est tant de fois servi, et va remplacer au rendez-vous la jeune fille, pour laquelle, du reste, cette position commence à devenir scabreuse. Manly, au lieu de foudroyer Olivia, ne se fait point reconnaître et profite en affamé des faveurs dont Fidelia n'eût trop su que faire. Ce n'est pas, à coup sûr, faire preuve d'une grande délicatesse. Enfin, à un second rendez-vous, dans lequel Olivia, de plus en plus amoureuse du jeune volontaire, veut fuir avec lui en emportant la cassette de Manly, ce dernier se fait reconnaître, reprend son bien, chasse Olivia, découvre l'identité de Fidelia et l'épouse. Cette pièce, qui obtint, lors de son apparition, un immense succès, est restée fort longtemps au répertoire. Chose à peine croyable, non-seulement les Anglais ont comparé l'*Homme franc* de Wycherley au *Misanthrope* de Molière, mais encore ils n'ont point hésité à lui attribuer une supériorité marquée. Il est inutile de réfuter une opinion si peu soutenable. Wycherley a peint avec verve les mœurs dissolues de son temps, mais n'a point atteint la haute comédie. « Il croyait, dit Taine, avoir tracé le portrait d'un franc honnête homme, et s'applaudissait d'avoir donné un bon exemple au public; il n'avait donné que le modèle d'une brute déclarée et énergique. »

Homme à bonnes fortunes (L'), comédie en cinq actes et en prose, de Baron; représentée sur le théâtre de la Comédie-Française, le 30 janvier 1686. Un séducteur émérite, Moncade, se fait aimer d'une jeune veuve nommée Lucinde, lui promet de l'épouser, s'installe chez elle, et capte, par une semblable promesse, les bonnes grâces de trois amies de la jeune femme, Léonore, Araminthe et Cidalise, qui le comblent de présents. Mais Eraste, le frère de Léonore, vivement épris de Lucinde, découvre les menées du séducteur et ne tarde pas à dessiller les yeux de celle qu'il aime et de ses trois amies. Pour confondre Moncade, il l'appelle à un rendez-vous amoureux, où il doit se rendre les yeux bandés; croyant avoir affaire à une certaine Julie, Moncade accepte, et se trouve, sans s'en douter, en présence de Lucinde, de Léonore, d'Araminthe et de Cidalise, qu'il ne peut voir. Interrogé sur la nature de ses liaisons avec les quatre amies, le séducteur déclare n'en aimer aucune et les traite de la façon la plus cavalière. Aussitôt les jeunes femmes lui enlèvent son bandeau et l'abandonnent, après avoir joui de sa confusion. Complétement guérie de son amour, Lucinde consent alors à épouser Eraste.

« Cette comédie est amusante et spirituelle, dit M. Hippolyte Lucas; non pas que l'esprit y soit en relief, mais il est mêlé dans la contexture de la pièce avec assez de bonheur. » Elle renferme des scènes piquantes et véritablement comiques, notamment celle des deux jeunes femmes qui reconnaissent chacune, dans la toilette de l'autre, des bijoux envoyés à leur volage amant. L'*Homme à bonnes fortunes* est resté plus de cent cinquante ans au répertoire.

Homme singulier (L'), comédie en cinq actes et en vers, de Destouches, représentée à la Comédie-Française le 29 octobre 1764. Le comte de Sanspair cherche à se singulariser en tout : il porte des modes antiques, appelle son valet *monsieur* et le force à se couvrir devant lui. Epris en secret d'une jeune comtesse dont le caractère a beaucoup de ressemblance avec le sien, il hésite longtemps à lui déclarer son amour; mais enfin, le masque *mal plâtré* du misanthrope tombe, l'homme reprend ses droits, et le comte épouse la comtesse. Cette pièce ne fut représentée que dix ans après la mort de Destouches; elle fut jouée six fois sans beaucoup de succès. Le public, tout en restant froid à l'égard de cette parodie du *Misanthrope*, applaudit avec transport les vers suivants :

Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang
Doit se dire en secret : « Je suis d'un noble sang,
Un autre est d'un sang vil; » à ce que j'imagine,
Nous remontons pourtant à la même origine.

Homme personnel (L'), comédie en cinq actes et en vers, de Barthe; représentée aux Français le 21 février 1778. « Le *moi* est haïssable, » a dit Pascal; Barthe a voulu le démontrer. Soligni, le héros de sa pièce, est

... Un de ces gens ou de marbre ou d'acier,
Qui d'eux-mêmes sans cesse et partout idolâtres,
De leur *moi* tyrannique amants opiniâtres,
S'honorent d'un regard et d'un culte assidu,
Qui bornent l'univers à leur individu,
Appellent la bonté ridicule ou faiblesse, [maîtresse.
Qui n'aiment rien, mais rien, pas même leur

Il veut épouser une veuve, Mme de Melfon, espérant que son oncle Gercourt lui donnera toute sa fortune, tandis que sa sœur entrera au couvent. Mais son oncle s'avise de vouloir partager également son bien entre Soligni et sa sœur Julie, et il exige, de plus, que l'homme personnel lui succède sur son siége de magistrat; quant à Julie, elle épousera Limeuil, un jeune officier qu'elle aime :

Une charge! une femme! et l'hymen de Julie!
C'est acheter son bien, ce n'est pas hériter!

pense notre égoïste; et vite il persuade à Limeuil, ne sachant pas qu'il est le futur époux de sa sœur, d'acheter la charge de son oncle. Pour la jolie veuve, il la cède à son ami Saint-Géran, qui, justement, se trouve en être secrètement amoureux. Toutes ses menées égoïstes sont si habilement combinées, qu'il a l'air, en se servant des autres, de les servir gratuitement. Mais le vice ne peut pas toujours afficher les dehors de la vertu; tôt ou tard il se trahit. Au dénoûment, par un singulier concours de circonstances, tout se découvre : Gercourt, furieux, déshérite Soligni en faveur de Julie, qui épouse Limeuil, tandis que Mme de Melfon récompense l'amour timide et dévoué de Saint-Géran.

Cette pièce est morale, assez bien écrite, et l'intrigue, intéressante, n'est pas mal conduite; on y trouve des mots comiques et quelques scènes heureuses; mais elle a un défaut capital. L'auteur, au lieu de nous présenter un égoïste trouvant son châtiment dans son égoïsme seul, le double d'un menteur et d'un méchant, ce qui change le caractère de la leçon morale qu'on peut tirer de la pièce.

Homme blasé (L'), comédie-vaudeville en deux actes, de Duvert et Lauzanne (théâtre du Vaudeville, 18 novembre 1843). « Pierre-Ponce Nantouillet, dit Th. Gautier, à qui nous empruntons l'analyse de cette pièce, a 150,000 livres de rente, qu'il dépense consciencieusement; aussi est-il complétement blasé. Que faire? à quoi employer ces vingt-quatre interminables heures dont se compose la journée? « Mes 150,000 livres de rente » pour une sensation! s'écrie Nantouillet. — » Mariez-vous, lui disent ses amis; vous en » éprouverez une que vous ne connaissez pas » encore, celle d'être... — Oh! quelle idée! » répond Nantouillet; mais je n'ai personne » en vue. Bah! tant mieux, j'épouserai la pre» mière femme que je rencontrerai. » La première qu'il rencontre est une demoiselle des Canaries, une modiste, sa voisine; elle vient faire une quête pour les personnes grêlées. Nantouillet lui offre son cœur et sa fortune. La jeune fille se hâte d'accepter le tout; mais voici qu'un rival se présente; c'est un ancien maître serrurier retombé à l'état de simple compagnon par suite de ses folles dépenses pour cette même demoiselle des Canaries, qu'il accuse Nantouillet d'avoir détournée du *chantier de la sagesse*; car, venu chez l'homme blasé pour poser un balcon à une fenêtre qui donne sur la rivière, il y a rencontré l'ancienne idole de son cœur. La colère du Vulcain s'allume à cette vue, et il provoque Nantouillet à un de ces duels où ne sont employées que les armes fournies par la nature, c'est-à-dire à un combat de savate. « Une émotion! » dit Nantouillet; si je pouvais attraper un » coup de poing! » Après des coups portés et reçus, les deux champions se prennent à bras le corps et finissent, en se poussant, par tomber de la fenêtre, où le balcon n'est pas encore posé, au beau milieu de la rivière. « Tant mieux! ça les séparera peut-être, » dit l'impassible Mlle des Canaries. Ils se séparent en effet, après avoir bu quelques bouillons, et regagnent la rive, chacun pensant avoir noyé son rival, et fort inquiet sur les suites de cette algarade. Nantouillet va cacher sa frayeur et ses remords dans une ferme où il a une filleule des plus gentilles. Persuadé qu'on va le poursuivre à cause de la mort du serrurier, il se cache sous les habits d'un berger; il mange du pain bis et de la soupe aux choux, arrosée de piquette, lui, le Sardanapale, le blasé. Effet du contraste : Nantouillet ne se sent pas trop malheureux dans sa nouvelle condition; il digère mieux, il dort paisiblement; les remords le tourmentent bien un peu, mais il se distrait de ces pensées funèbres en regardant les beaux yeux de sa filleule Louise. Un homme qui a 150,000 livres de rente ne disparaît pas sans qu'on voie aussitôt se présenter une foule d'héritiers. Ceux-ci accourent donc à la ferme, accompagnés d'un juge de paix, et s'expriment sur le compte de Nantouillet de la façon la plus irrévérencieuse; l'homme blasé les entend et profite d'un moment où il est seul pour ajouter au testament un codicille par lequel il institue Louise son unique héritière. Grande surprise des héritiers, qui se mettent à courtiser la petite paysanne, devenue tout à coup un excellent parti. Nantouillet, indigné, se montre. Le juge de paix l'arrête comme assassin du serrurier, et le met dans une chambre qu'il fait garder par des sentinelles. Un souterrain est le seul moyen de fuite laissé à Nantouillet. Il s'y engage. Mais, grand Dieu! quels sont ces gémissements? Nantouillet, qui ne se plaint plus de manquer d'émotions, a vu dans la cave l'ombre de sa victime, et bientôt il ressort avec des *cheveux blancs!* Tout s'explique : le serrurier, croyant aussi avoir un meurtre sur la conscience, est venu chercher un refuge dans la ferme, où il a des amis, et il s'est rencontré dans le souterrain avec son adversaire. Au dénoûment, Nantouillet, guéri de son spleen, épouse Louise. Il y a plus d'originalité dans ce sujet qu'on n'en trouve dans *certaines* comédies prétentieuses. L'esprit et la gaieté des situa-